

L'architecture familiale en Algérie

Rachid Sidi Boumedine
URBAMA, Université de Tours
BP 2221
37021 Tours Cedex 21
France

Summary

The speeches given by architecture professionals tend to confirm those of the politicians about the "loss of values", in turn lamenting the disappearance of a national architecture, perceptible in institutional or social customs.

Yet, the observation of the transformations which have occurred in the pre-constructed environments, called traditional or contemporary, highlights the fact that family reproduction strategies, which are expressed here in the process of extension of housing, at the same time adhere to a body of social and cultural rules and codes which guide the reconstruction work.

These reconstructions show an order which is guided by the same principles of internal composition, plans for the future and show noticeable similarity despite different individual contexts or paths.

Résumé

Les discours produits par les professionnels de l'architecture tendent à conforter ceux des politiques dans ce qui leur paraît être le constat objectif de la "perte des valeurs" en déplorant à leur tour la disparition d'une architecture nationale, sensible dans la pratique institutionnelle ou sociale.

Or, l'observation des transformations opérées sur des cadres pré-construits - dits traditionnels ou contemporains - met en évidence le fait que les stratégies de la reproduction familiale, qui s'expriment ici dans le processus d'extension des logements, recourent en même temps à un corps de règles et de codes sociaux et culturels qui guident l'acte de re-construction.

Ces re-constructions révèlent une pratique ordonnée, guidée par les mêmes principes de composition interne, de projections sur l'avenir, et qui transparaît dans les similitudes observables malgré la différence des contextes ou des trajectoires individuelles.

1. Modèles et idéologie

Ce n'est pas sans raison que les discours sur l'architecture domestique en Algérie sont avant tout frappés du sceau idéologique, que ce soit au niveau des architectes, en particulier enseignants, ou de certaines déclarations officielles.

Les architectes développent tout autant que les autres l'idée d'une perte de valeur par suite de l'éloignement des modèles originaux produits par la société algérienne dans le passé, ce en quoi ils renforcent le discours officiel sur la culture, selon lequel la société s'écarterait de ses valeurs fondamentales.

Bien entendu ces nostalgies ont leurs pendants sous la forme d'"âges d'or" situés dans des passés différents, parfois dans la période pré-coloniale, parfois moins éloignés. Mais tout est dans le non-dit; il suffit d'y faire remarquer que le "maintenant" est une dégradation de l'"avant".

Dans ce non-dit on décèle pourtant plusieurs types de référents auxquels renvoient les uns ou les autres selon l'objet et l'objectif de leur démonstration.

- * De fait, les valeurs sont des valeurs urbaines, qu'il s'agisse de musique ou d'architecture, alors même que la société algérienne a été une société rurale, le taux d'urbanisation - avec toutes les ambiguïtés de cette notion statistique - n'ayant atteint 50 % qu'à la fin des années soixante-dix.
- * Ce sont aussi des valeurs communautaires comprenant à la fois les relations de solidarité, de bon voisinage et l'appartenance à un groupe (de proximité, de famille, de culture). Là encore, ce n'est pas - sauf cas précis- la communauté villageoise qui est donnée comme modèle mais la "Hawma" qui signifie quartier.¹
- * Dans la grande variété des modèles architecturaux donnés comme représentatifs du passé celui qui, assurément, est mis en exergue est celui de l'habitation dite à "wast-ad-dar", typique des médinas, et en particulier de la Casbah d'Alger.²

Mais ce qui frappe le plus dans l'expression des professionnels ou des hommes politiques, c'est l'idée qu'il s'agit là d'une catastrophe récente, d'un cataclysme au déroulement inattendu et très rapide, qu'il conviendrait de freiner par un retour, pour les uns à une véritable (ou une authentique) architecture (nationale) et pour les autres aux valeurs fondamentales (les "constantes" de l'identité nationale).

Il ne s'agit donc pas d'analyses portant sur une évolution caractérisée des formes architecturale, à la faveur de l'action d'agents sociaux identifiés et diversement

¹ Unité de base dans la médina précoloniale, la Hawma a pris le sens de quartier, groupe de voisinage et d'appartenance auquel on s'identifie, avec lequel on partage des valeurs (honneur, virilité...). On dit aussi parfois au lieu de Ould El Hawma (fils du quartier), Ould El Bled (fils du pays), bled ayant ici le sens de pays ou plus souvent de ville (beldi = citadin).

² La maison à "wast-ad-dar" est, par définition, une maison centrée sur une cour cernée par des galeries couvertes sur lesquelles donnent les pièces. En fait, il s'agit là d'un modèle idéal ou idéalisé car elle adopte, dans certain cas, la forme en U. Elle est considérée comme l'exemple type de la maison introvertie par opposition à la maison européenne, extravertie.

dénommés (habitants, citoyens...) mais d'une approche normative. Ainsi, c'est au moment où l'on constate un essor considérable de construction d'habitations familiales - l'Etat s'étant désengagé - avec toute la diversité que peuvent produire des groupes sociaux différenciés, que l'on parle le plus d'une "disparition" de l'architecture.

Au passage, on notera ce paradoxe: c'est au moment où les agents sociaux renouent le plus avec la tradition, i.e. les pratiques de l'âge d'or où on produisait une architecture sans architecte, que s'exacerbe le plus le discours sur la perte des traditions et des valeurs ancestrales.

En fait, le lien n'a jamais été réellement rompu. Tout au plus, en s'hypnotisant sur les notions d'introversivité et d'extraversivité, a-t-on opposé formellement les architectures locales aux architectures européennes, sans aller jusqu'à s'intéresser de près aux systèmes de pratiques et aux valeurs qui sous-tendent ces dernières.

Par une espèce d'imitation, comme dans le miroir déformant des récits orientalistes, l'espace de proximité, par opposition aux espaces publics grouillants d'une foule colorée, s'estompé et se dissout dans des ruelles étroites ou tortueuses bordées de façades anonymes, tout comme une silhouette imprécise disparaît derrière une dune.

Ainsi les discours locaux sur l'architecture locale ne trouvent-ils à s'accrocher qu'à deux certitudes, celle visible dans les pastiches orientalistes (l'arc, la céramique) et celle fournie par des personnes qui, comme le Corbusier, sont aptes à délivrer le code de lecture, et qui révèlent brusquement aux autochtones ébahis que le système de rues est construit, hiérarchisé et que l'espace intérieur est modulé selon des postures d'être humains : ne l'a-t-il pas extrapolé à travers le modulaire?

Cette "redécouverte", marquée par les références explicites au M'zab (la pentapole) et à la Casbah d'Alger ne fait qu'ajouter du piment aux nostalgies passées. Mais elles ne conduisent pas à des ruptures salutaires par lesquelles on dote l'agent social de systèmes de pratiques socialement et historiquement structurés, c'est à dire enracinés dans un contexte et s'adaptant par l'adoption de conduites pertinentes.

2. Stratégies familiales et modèles urbains

Pourtant, l'observation régulière de l'évolution des espaces domestiques permet de voir à l'oeuvre toute une stratégie de l'adaptation du cadre de vie aux projets familiaux.

Compte tenu des limites géométriques précises, la parcelle, où peut s'exercer cet effort d'adaptation, on peut, en retournant vers la construction originale, reconstituer le processus par lequel la maison-mère dans son état le plus simple, gagne en volume et en complexité au fur et à mesure que la famille tente de résoudre de nouveaux problèmes, avec une marge de manoeuvre de plus en plus réduite.

Actuellement on peut observer au sein d'un même groupement d'habitations-quartier ou village- les étapes successives de cette opération à partir d'une habitation de base.

Les différentes familles ne sont en effet soumises ni aux mêmes contraintes ni, *a fortiori*, avec la même intensité, ni enfin aux mêmes moments.

Il suffirait de continuer à observer pour voir, tôt ou tard, les mêmes causes produire les mêmes effets, selon des modalités similaires, les astuces techniques, les trouvailles des uns et des autres, venant accroître le savoir-faire collectif, dans le respect permanent des règles de voisinage.

Prenons le cas des cités d'habitations individuelles dites "cités indigènes" construites dans les années cinquante et soixante pour abriter des familles nombreuses à faibles revenus.

Tant que les enfants - dont le nombre justifie le statut de famille nombreuse, objet de la sollicitude des autorités - sont en bas âge, on ne constate aucune modification si ce n'est un appentis pour protéger une partie de la cour de la pluie et du soleil.

Dès que les enfants sont adolescents, s'amorce la séparation entre filles et garçons qui ne peuvent plus dormir ensemble. Cette séparation est réalisée par la construction dans la cour d'une ou deux pièces, selon le cas. Mais les problèmes les plus graves se posent quand les garçons atteignent l'âge habituel du mariage, dix-huit à vingt-cinq ans, pour atteindre actuellement trente ans si ce n'est quarante ans.

Même l'aisance matérielle apparente à laquelle se sont hissées certaines familles, dotées aujourd'hui de trois ou quatre salaires avec l'entrée des grands fils dans la vie active, disposant de la télévision couleur, souvent d'un véhicule qui peut jouer un rôle de gagne-pain (taxi, transport de marchandises), dissimule en réalité un drame permanent, celui de l'extinction potentielle de la lignée.

S'il faut accepter les coups du sort du fait du célibat des filles, marier les garçons est une question de survie de la famille. C'est donc une priorité absolue.

La réaliser suppose deux conditions : étendre la surface du logement, d'une part, et créer une (des) cellule(s) isolée(s) d'autre part, car la multiplication des niches par subdivision du logement de base, même étendu sur cour, ne permet plus de créer une cellule séparée pour un nouveau couple.

L'espace pour l'extension est gagné de trois manières différentes ou cumulées:

- Restructuration du logement par une couverture totale de la cour, accompagnée d'un réaménagement des fonctions qui restent collectives: cuisine, salle d'eau, toilettes.
- Extension par surélévation en créant, au vu des surfaces qui s'y prêtent, de véritables colombiers (2x2 ou 2x3) avec un escalier donnant sur l'ancienne cour.
- Extension en empiétant sur l'espace public devant la maison : cette solution est en général indispensable pour la construction en hauteur, car la maison originelle ne dispose pas toujours de l'armature en béton; il faut donc la réaliser autour de ce noyau originel.

La comparaison des actions menées par les habitants montre qu'en général, ces trois modes sont successifs, puisqu'ils correspondent chacun à une extension de la surface en tenant compte des contraintes géométriques précédentes. Mais il arrive que les habitants qui réagissent tardivement, attaquent les trois stades en même temps, rassurés par l'impunité qu'ont connu leurs voisins en les précédant dans ces transformations.¹

Il faut remarquer, à propos de la géométrie et de l'architecture des habitations que dans deux groupements voisins, constitués l'un de maisonnettes à couverture de tuiles de deux pièces sur cour, l'autre d'une double pièce en voûte de ciment, les solutions architecturales sont les mêmes.

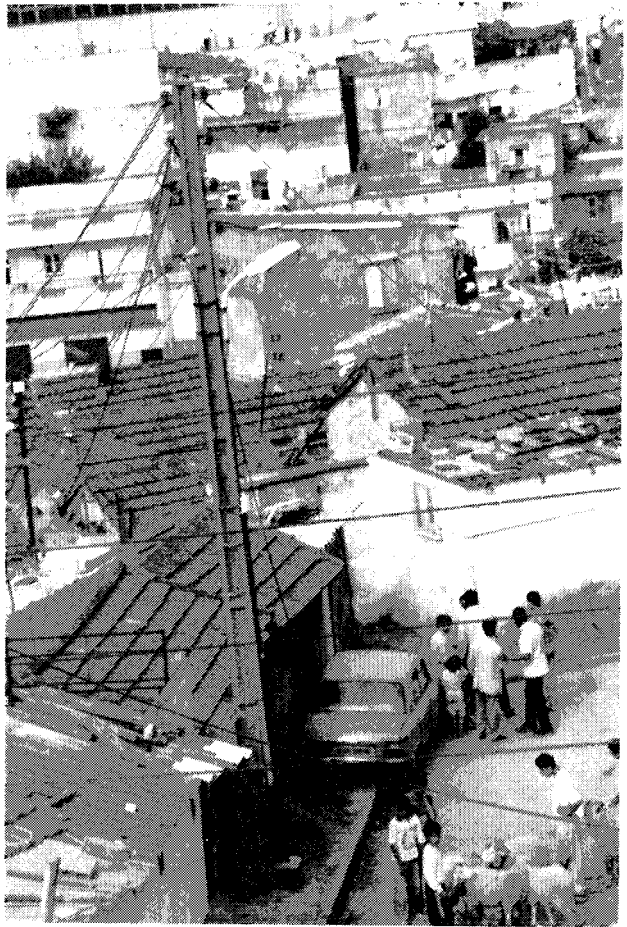


Fig. 1: Apparition des colombiers

C'est donc un même principe qui est appliqué à des situations différentes, dès lors que la résolution des problèmes familiaux passe par les mêmes voies. Il s'agit ici d'un cadre pré-construit avec lequel les familles s'accommodent tant que les contraintes démographiques (le nombre de résidents) ou sociales (l'âge, le sexe, le situation familiale) restent soutenables avec un peu d'astuce et du bricolage.

Contrairement au mode d'habiter domestique européen contemporain, dans lequel les espaces intérieurs ont une fonction fixe (salle de séjour, chambres à coucher) que la spécialisation et l'encombrement du mobilier figent physiquement, dans le mode d'habiter traditionnel maghrébin, l'espace est polyvalent, surtout dans des cas

¹ A la cité Nador (El Madania, Alger) où nous avons puisé une partie de nos exemples, certains habitants ont d'abord surélevé mais sans achever les travaux (réalisation du gros-oeuvre); devant l'absence de réaction des autorités, ils les ont terminés (second oeuvre), puis ont étendu la construction sur la rue en prenant deux mètres sur le trottoir. Quelques mètres plus loin et quelques temps après, leurs voisins ont réalisé simultanément les deux actions (extension et surélévation), en "respectant" le nouvel alignement ainsi créé.

Fig. 2: Processus de couverture des cours

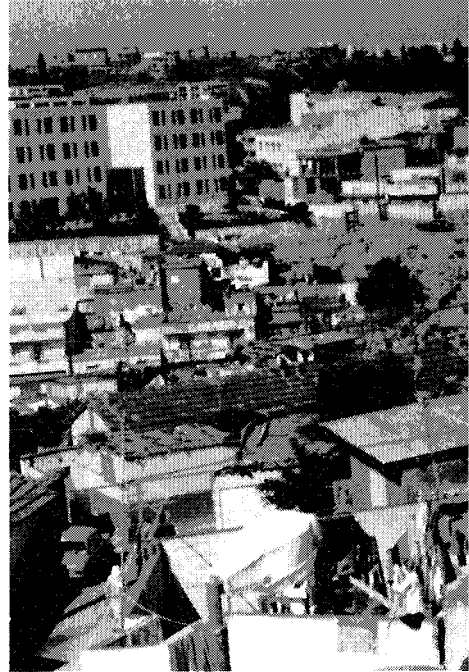


Fig. 3: Extension sur l'espace public



d'exiguïté. Les supports de l'activité sont déplacés, rangés, pour laisser place à d'autres meubles et permettre une autre activité. Malgré une évolution sensible vers la spécialisation, la maîtrise culturelle de cette polyvalence joue et donne une marge de manoeuvre intéressante: le "bricolage" dont il s'agit ici consiste à jouer au maximum sur cette dimension temporelle dans l'utilisation de l'espace domestique. C'est ainsi, par exemple, que les grands garçons resteront tard le soir dans la rue, espace masculin par excellence, jusqu'à ce que la famille soit couchée, libérant par là-même les zones de cuisine, de repas, de détente (télévision), destinées à accueillir les matelas des garçons.¹



Fig. 4: Densification en hauteur et naissance des "colombiers"

Ce sont des situations qui ne sont en rien comparables aux notions de surpeuplement relatif ou absolu telles que les symbolisent les ratios quantitatifs habituels (taux d'occupation par pièce: TOP).

3. Les nouveaux modèles villageois

Tout à fait à l'opposé, les habitations villageoises, en particulier en zones d'émigration vers les villes ou vers l'Europe, sont restées longtemps intactes, tout au moins jusqu'au début des années soixante-dix.

L'émigration n'a en effet pas connu d'atténuation; elle s'est même accélérée vers les villes moyennes, mieux équipées, ou les centres régionaux.

¹ En général, en dehors de la chambre, (ou de l'espace) réservé aux parents, qui est le coeur du logement, les autres pièces ont souvent une utilisation polyvalente: espace de repas ou séjours diurne, zone de sommeil nocturne. Les garçons sont ceux qui ont la position la moins "protégée": ainsi, ils peuvent soit dormir dans une pièce (signe d'aisance) ou dans le couloir, sinon dans la cuisine après la vaisselle du soir et le nettoyage du parquet.

Le développement de l'emploi dans ces centres, sans résolution des problèmes de logement qui se sont, au contraire, aggravés, a conduit à l'intégration des villages dans un vaste mouvement de migrations alternantes, d'amplitude quotidienne, hebdomadaire, ou même mensuelle, pour en faire des cités-dortoirs, l'agriculture locale ayant largement dé péri.

En parallèle, les villageois d'ancienne migration ont amorcé des actions de "rétablissement" dans leur lieu d'origine : retour virtuel des émigrés retraités vers la terre des ancêtres, constitution d'une base arrière pour les enfants devant la difficulté de se loger en milieu urbain, investissement dans la pierre pour sauvegarder le futur...tout a concouru à un repeuplement symbolique des villages, par d'anciens résidents.

Quant à ceux qui n'ont pas quitté les lieux et y ont fondé une famille, ils commencent à se heurter à la contrainte de l'exiguïté du logement familial.

On a donc affaire à deux catégories d'acteurs, souvent de la même famille, qui procèdent à deux formes d'intervention parallèles : construction sur les anciens champs à la périphérie des villages, de préférence le long des voies, d'un côté, et remodelage de la maison originale par l'occupant, de l'autre.

Dans au moins un exemple, on peut constater une certaine similitude morphologique des constructions finales (zone de Taguemout Azouz, Tizi Hibel...)

D'abord, en ce qui concerne le logement originel, inscrit dans le tissu villageois. Cette habitation, comprenant une cour et une pièce polyvalente, conformément à l'habitat Kabyle traditionnel, est déjà le résultat de subdivisions successives génératrices d'un tissu dense et d'un système hiérarchisé de voies, jusqu'à l'impasse.

Sa première densification se fait sous forme d'addition d'une ou deux pièces en hauteur avec une coursive, accessible par un escalier, ou plus simplement par des marches, en profitant des déclivités des terrains sur lesquels se situe la maison.

Au delà, c'est l'habitation entière qui est détruite pour pouvoir occuper tout l'espace de la parcelle et obtenir une construction de logement plus grand et totalement séparé; au lieu d'avoir accès et ouverture sur cour, l'habitation devient un bloc compact dont les ouvertures sont rejetées -de par la nouvelle structure adoptée - sur la périphérie, c'est à dire avec la façade sur rue et la face dominant la vallée.

Dans le meilleur des cas, une structure en U est adoptée pour permettre de maintenir des ouvertures sur ce qui ne sera plus qu'une courette voire un puits d'aération. Cette solution est d'ailleurs indispensable lorsque les voisins densifient et qu'on ne dispose que d'une façade sur rue. L'accès à l'étage garde la forme de la coursive.

Peu de choses, il est vrai, séparent ce type de construction de la maison urbaine traditionnelle à "wast-ad-dar".¹

Les habitations construites hors du village par les migrants, qui peuvent disposer d'un espace plus grand, n'en adoptent pas moins le même schéma, et ce, dans leur conception même. Le projet de construction présuppose que les héritiers mâles auront besoin, ultérieurement, de vivre chacun chez soi. Aussi la construction comprend-elle autant de niveaux ou demi-niveaux (deux logements par étage) qu'il y a de garçons mariés ou à marier. Les accès adopteront la forme de la coursive donnant sur un escalier commun.

Les fenêtres ne donnent pas sur la rue, mais soit sur le jardin, reste d'un ancien verger, soit sur la vallée. Les rares fenêtres donnant sur la route ne sont là que comme "figurantes" : elles ne sont jamais ouvertes, quand elles ne sont pas closes par des rideaux.

La seule différence dans les pratiques entre migrants et résidents c'est que les premiers sauvegardent autant que possible la maison ancienne, celle des ancêtres car elle est le signe de leur appartenance symbolique au village, alors que les résidents en renouvellent l'architecture car elle garde pour eux essentiellement une valeur d'usage.

4. Organisation de l'espace privé et enracinement familial

En tout état de cause, ce qui rapproche l'ensemble de ces pratiques villageoises et urbaines, c'est le souci d'enraciner la famille, en état d'extension/éclatement permanent en s'efforçant le plus possible de loger les continuateurs du projet familial le plus près possible, si ce n'est dans le même logement.

C'est ce qui explique que dans les très nombreuses réalisations, pour peu que les moyens existent, la construction associe l'assise économique ("garages" destinés à devenir des commerces ou des sièges d'entreprises) et la base de coexistence des générations à venir (une pièce par célibataire, un appartement par garçon marié).

L'allure générale des constructions familiales, quels que soient les subterfuges du décor ou du formalisme architectural, est prédéterminée par les constituants et les objectifs des projets : occupation maximale de la parcelle, empilement de logements desservis par une cage d'escalier.

¹ Plusieurs auteurs en ont exposé l'organisation ou les significations symboliques. Rappelons simplement que la maison comprend une pièce polyvalente (séjour, cuisine, sommeil) dite "taqa ats" à laquelle sont associés deux demi-niveaux, l'un inférieur réservé aux animaux, "adaynin", l'autre supérieur réservé au sommeil, "taaricht". A l'entrée de la maison, un sas protégé des regards extérieurs (petit espace qui tient son nom, "tasqift", du fait qu'il dispose d'une couverture) et donne sur la cour de la maison. Cette cour distribue vers les différentes pièces, disposées en I, en II, en L, en U, par suite des additions successives, avant le passage à la surélévation, qui suppose souvent l'épuisement des possibilités d'extension horizontale.

Tout se passe comme si on allait vers une verticalisation des fonctions autrefois distribuées horizontalement: l'activité économique en contact avec l'espace public, la porte donnant sur la cage d'escalier qui sert de nouvelle "sqifa"¹.

L'examen de la structuration des espaces habités révèle une forte homologie entre les formes anciennes, dans lesquelles la cour joue le rôle de centre distribuant les pièces et les deux formes nouvelles: l'appartement organisé autour (le long) du couloir central, les logements distribués autour (le long) de l'escalier.

Puisque la différence des statuts économiques et sociaux trouve à s'exprimer dans le volume de la construction (taille et nombre des composants-logements) ou dans la forme (matériaux, géométrie, décors divers...), il se produit une infinité de cas de figure qui rendent difficile la lecture de logiques et la détection de régularités, de types, de modalités.

Sans aucun doute, ce foisonnement des apparences, auquel la juxtaposition des constructions dans les lotissements ajoute sa propre confusion par la diversité exposée, a souvent été à l'origine d'appréciations plus centrées sur ces effets de façade que sur l'organisation réelle du bâti, alors que c'est ce qu'il aurait fallu rechercher derrière cette explosion des formes.

Pourtant il est possible d'en faire la typologie² dès qu'on prend en compte des paramètres tels que le statut économique et social, l'itinéraire familial et enfin la culture, dans un contexte, il est vrai, en bouleversement permanent.

C'est en cela que réside l'intérêt - la durée de vie des constructions étant largement supérieure à la vitesse des mutations sociales - d'observer ces objets du "passé" subissant des transformations, pendant que d'autres objets équivalents sont sans arrêt créés. Ils ont au moins en commun de refléter les projets des différents groupes sociaux en ce moment précis. Cette approche nous permet en effet de repérer ces éléments communs derrière la diversité et l'éclatement des formes, qui, sans ce recul critique, continueraient de voiler à nos regards leur sens profond.

¹ De la même manière que la "sqifa" (tasqift) interdit, après franchissement de la porte, le regard direct sur l'espace familial, l'entrée en rez-de-chaussée donne parfois sur l'escalier, sans possibilité de voir les intérieurs, disposés verticalement à partir du premier étage, parfois sur la cour, derrière la maison. Elle assure donc les mêmes fonctions de transition entre espace public et espace familial, le droit d'y pénétrer étant codifié et subordonné à une série de pré-accords successifs (approche de la porte, station devant la porte, franchissement de la porte) associés à la fois au statut du visiteur et au moment, ce "droit" étant variable selon le moment de la journée. On devine par là que les espaces de voisinage font l'objet de l'élaboration de règles, de proximités autorisées, l'intensité de ces dernières étant significative de l'appartenance au cercle de la famille, des proches, des voisins, des amis, des étrangers à la Hawma, donc à tous les degrés d'intimité successifs qu'elle contient.

² Nous avons fait une tentative en ce sens en proposant un certain nombre de types dont l'intitulé est explicite en lui-même : villa-pavillon, villa-château, immeuble familial... en distinguant soigneusement ce qui fait la villa (comme projet préconçu dans son achèvement et "couronné" par des éléments qui en marquent le sommet) ou l'immeuble (comme empilement d'éléments semblables) ainsi que d'autres critères basés sur le centrage du logement autour d'un lieu de convivialité familiale (séjour, living-room) ou, au contraire, ségrégué en cellules distinctes. Ces propositions sont longuement développées dans un ouvrage en voie d'achèvement.